

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois... 15.00  
Six mois... 25.00  
Un an... 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.  
En France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

COURSES DE PARIS

Table with columns for date (15 MAI, 16 MAI) and various financial data points like 3 0/0, 4 1/2, and Enprunts (5 0/0).

Service particulier du Journal de Roubaix

Table listing various actions and their values, including Banque de France, Société gén., Crédit foncier, etc.

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 15 mai. Change sur Londres, 4,87 0/0; change sur Paris, 5,13 3/4. Valeur de l'or 107 0/0.

ROUBAIX 16 MAI 1877.

Bulletin du jour

La séance d'hier de la Chambre des députés nous paraît de nature à augmenter la déconsidération du ministère Jules Simon. Le vote de l'abrogation de la loi de 1875, malgré le ministre, est un fait grave en lui-même et par les conséquences qu'il peut avoir.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX  
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne... 25 c.  
Réclames : ... 30 c.  
Faits divers : ... 50 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE & Co, 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

du jour ainsi conçu : « La Chambre repousse toute proposition tendant à embarrasser le gouvernement dans son action pour le maintien de la paix et la protection des intérêts anglais. » C'est là un véritable blanc-seing accordé au cabinet Disraeli, qui pourra désormais soutenir les intérêts de l'Angleterre en Orient, comme il l'entendra. Il faut espérer que le gouvernement anglais tiendra surtout à rester en paix; mais il est évident aujourd'hui, d'après ses premières déclarations et ce dernier vote, qu'il répondra par la force à toute atteinte directe ou indirecte à ses intérêts. Mais loin de voir là, des motifs de frayeur, on pense, dans les cercles diplomatiques, qu'une attitude résolue de l'Angleterre, sera une garantie de plus de la localisation de la guerre.

Un débat analogue à celui de la Chambre des Communes avait lieu en même temps à la Chambre des Lords, mais la discussion n'a porté là, que sur un point principal, savoir ce que ferait le gouvernement si l'Angleterre était mise en demeure par l'Autriche et la France de remplir les engagements qu'elle a contractés en vertu du traité du mois d'avril 1856. Lord Derby s'est borné à répondre que l'attitude de la France, et de l'Autriche, depuis et avant l'ouverture des hostilités, ne permettait pas de supposer que ces puissances réclameraient l'exécution des clauses de ce traité, et que, du reste, la fin de la guerre fournirait une occasion plus propice à la révision ou à la modification de tous traités en engagements.

Une lettre de Saint-Petersbourg, adressée au Nord, mérite l'attention que ce journal appelle sur elle. Elle traite des modifications que l'ouverture des hostilités a dû introduire dans le programme russe. Avant la guerre, la Russie, d'après le correspondant de Saint-Petersbourg, pouvait se contenter d'un minimum de garanties presque illusoire. Si la fortune favorisait ses armes, elle sera en droit d'exiger des garanties « plus étendues et surtout plus efficaces. » On ne dit pas en quoi ces garanties consisteraient; on dit à l'Europe que, si la Russie demande alors plus que par le passé, « l'Europe ne pourra s'en prendre qu'à elle-même, » à son refus de concourir à toute sanction matérielle, « et non pas aux prétendues ambitions dont elle soupçonne gratuitement la Russie. » Mais, à côté de ces paroles qui n'engagent à rien et où perçait la mauvaise humeur, notons avec le Temps, cette affirmation, d'un caractère tout autre, qu'on peut s'attendre à ce que la Russie, après la victoire, « consulte l'Europe sur les conditions à dicter à la Porte. »

La dépêche suivante a été adressée à l'Agence Havas : « On mande de Bilbao. Le gouvernement, craignant une tentative de soulèvement dans le district de las Encarnaciones, a fait occuper militairement toutes les localités et opérer des visites domiciliaires, à la recherche des armes qui pouvaient être cachées. Le plupart des magasins ont été fermés pendant deux jours en signe de deuil. Une sourde agitation règne dans le pays. » Il y a longtemps que l'Espagne concentre des troupes sur notre frontière. Nous avons signalé, il y a six mois, les fortifications faites à Figueras et autres

points. Cela a dérangé de beaucoup la prétendue agitation de la province.

Da reste, le nombre des troupes est tellement considérable qu'il ne peut être question, ici, du simple maintien de l'ordre.

Nous appelons à ce sujet toute l'attention de notre ministre des affaires étrangères. (Union).

VOIR AUX DERNIÈRES NOUVELLES

LETTRE

MARÉCHAL DE MAC-MAHON

Démission de M. Jules SIMON

La guerre d'Orient.

Comme nous l'apprenions nos dépêches d'hier, les Russes ont, paraît-il, franchi le Danube, en force, en face de la Dobrousska.

On télégraphie, en outre, de Constantinople à la Gazette de Cologne, que l'entrée des troupes russes dans la Dobrousska sera terminée vers le milieu de cette semaine et qu'Abdul-Kerim se rendra à Silistrie, avec une partie de l'armée turque. Nous serions donc à la veille d'une rencontre importante.

On mande de Bucharest à la Nouvelle Presse que l'avant-garde d'un corps d'armée russe, est arrivé le 15, à Oltenitza et que les Roumains passeront sur la rive droite de l'Aluta.

La canonnade continue entre les batteries de Widdin et celles de Kalafat. Des dépêches au commandant en chef de l'armée russe d'Asie, datées du 13 et du 14 mai, annoncent que l'escadre turque, arrivée le 12, à Gandantay, a Caouané ce village, et y a débarqué environ 1,000 hommes, émigrés jadis du caucase. Quelques centaines de cosaques ont été envoyés de Soukhoum-Kalé sur la côte de la Mer Noire en Asie. Le lendemain les Turcs ont bombardé Achemtchiry. Le v. peur russe le Constantin s'est approché le 13 de Batoum et a envoyé 4 bateaux torpilles qui ont attaqué, sans succès, une frégate turque. Après une fusillade et une canonnade de quelques heures, les bateaux russes ont dû se retirer.

On mande d'Alexandropol, le 13 mai, au soir, qu'un détachement de cavalerie turque d'environ 700 hommes, généralement composé de montagnards, est sorti de Kars et s'est débandé. La population de Kars demanderait que les troupes turques s'avancent à la rencontre des Russes.

Dans le combat qui a eu lieu à Batoum, les troupes turques, composées seulement de volontaires, étaient commandées par Ali-Pacha. Après avoir combattu pendant près de neuf heures, et essuyé des pertes considérables, les Russes ont dû renoncer à poursuivre l'attaque de la position des Turcs, qui est très-forte, et ont évacué le territoire de la ville.

L'escadre anglaise a quitté la Crète pour se rendre à Alexandrie. Quatre jours après son arrivée à Alexandrie elle ira faire des manœuvres, et dix jours après elle reviendra au Pirée.

DESTRUCTION D'UN MONITOR TURC.

Le correspondant du Daily News lui envoi de Galatz, le récit de la destruc-

tion d'un monitor turc devant Braïla, dans la journée de vendredi.

Le bras du Danube qu'on désigne sous le nom d'ancien lit du Danube, s'étend d'Ibrisoava à Braïla. Sur ce bras est située la forteresse turque de Matchin, et les batteries russes, établies aux deux extrémités, y retiennent enfermée comme dans une prison, une partie de la flottille turque. Vendredi, dans l'après-midi, un bâtiment turc à tourelle, sorti de Matchin, suivi de deux canonnières, à trois heures et demie il se posta, à l'abri de l'extrémité boisée de l'île, avec ses trois mâts visibles à travers les arbres. Les canonnières russes des batteries situées près de Braïla, ouvrirent le feu avec leurs pièces légères qui portent environ à quatre kilomètres, mais sans résultat. L'officier général présent ordonna alors à deux canons de 8 pouces d'entrer en action. Le premier coup n'eut pas d'effet. Le second coup, tiré en hauteur avec une forte charge, tomba sur le pont du bâtiment à tourelle, le transperça et pénétra jusqu'à la soute aux poudres. Immédiatement une fleur terrible, accompagnée d'un fracas épouvantable, sortit du bâtiment et fut suivie d'une immense nuage de fumée. A travers ce nuage on vit en l'air une pluie de débris et fragments de toutes formes et de toutes sortes. Quand la fumée fut dissipée, on ne vit du bâtiment que sa poupe, avec le mât de misaine debout portant le pavillon turc.

Le bâtiment avait coulé la proue en avant. Les mâts de devant et du milieu avaient été enlevés par l'explosion. Deux steamers russes partirent pour Braïla, abordèrent l'épave, s'emparèrent du pavillon et de quelques débris, et recueillirent deux hommes : le chauffeur et le mécanicien, tous les deux grièvement blessés. L'un d'eux est déjà mort. L'autre est à l'hôpital. Il dit que le navire à tourelle portait un équipage de 200 hommes commandés par Kerim-Bey. L'enthousiasme dans la batterie russe est immense, et les officiers s'embrassaient les uns les autres. Les canonnières turques s'éloignèrent rapidement au moment de l'explosion du navire à tourelle, puis revinrent une heure après, et tirèrent sur les bâtiments russes occupés à une œuvre d'humanité.

Le nom du navire à tourelle était le Loufedel. Il était armé de cinq canons, dont deux de neuf pouces et deux de cinq pouces. Le capitaine, un pacha, était sur le rivage. Des espions dirent que l'intention du navire à tourelle était de stationner derrière l'île jusqu'au lendemain matin et alors de bombarder Braïla.

Un de nos correspondants nous télégraphie de Bucharest, en date du 15 mai, midi 25 :

« Le grand-duc Nicolas est arrivé à midi, à Bucharest et a été reçu à la gare par le prince Charles et le métropolitain. Une légion bulgare de 6,000 hommes, dont 2,000 sont déjà enrôlés, est en formation à Ploëst. Rien de nouveau sur le Danube depuis l'explosion du monitor turc et la capture près Kalafat d'un transport acheté en Hongrie. »

La Gazette russe de Saint-Petersbourg dit que les apparences pacifiques que paraît vouloir manifester la Turquie, en annonçant qu'elle serait prête à accorder l'autonomie à la Bulgarie et à céder une partie de l'Arménie, à la condition que la paix fût conclue immédiatement, est une nouvelle manœuvre de la Por-

te. La Turquie prend une attitude pacifique au moment où les armements des puissances rendent la localisation de la guerre de plus en plus improbable. L'Angleterre et l'Autriche-Hongrie mobilisent leur armée, l'Italie arme, l'Allemagne aussi prend des mesures énergiques, et c'est, à ce moment que les auteurs de cette situation viennent, par la bouche de Safvet-Pacha, faire des propositions d'arrangement.

La Turquie, ajoute la Gazette russe, est convaincue, que d'un moment à l'autre, l'Angleterre lui viendra en aide; elle voudrait seulement voir cet aide dès maintenant.

Aussi menace-t-elle l'Angleterre de la perspective d'un arrangement spécial avec la Russie qui naturellement ne pourrait être conclu qu'au désavantage des Anglais.

L'Invalide russe, annonce qu'à la suite de l'ukaze du 26 avril (8 mai), les 4<sup>13</sup> et 14<sup>e</sup> corps d'armée font partie intégrante de l'armée active.

Nouvelles d'Orient

Un de nos correspondants de Paris nous écrit : Mes renseignements d'Athènes m'apportent une complète lumière sur les visées de la Russie dans la guerre actuelle.

Quelles que soient les victoires de la Russie, elle ne s'attribuera aucune portion de territoire et ne cherchera pas à occuper Constantinople.

Pour le moment, elle se contentera de créer entre l'Europe et la capitale de la Turquie, une barrière d'Etats slaves placés sous son protectorat.

La Dalmatie serait comprise dans ces Etats. Ils s'étendraient de la mer Noire à l'Adriatique, et prendraient le nom de Confédération Roumano-Slave.

Il se diviseraient ainsi : 1<sup>o</sup> la Bulgarie constituée en Etat vassal, à l'instar de la Serbie et englobant au-delà des Balkans une partie de la Thrace et la Macédoine. 2<sup>o</sup> La Serbie augmentée du territoire qui porte le nom de Vieille-Serbie et maintenue dans son état actuel de vasselage. 3<sup>o</sup> Le Roumanie déclarée indépendante et érigée en royaume. 4<sup>o</sup> Le Monténégro qui serait définitivement reconnu indépendant et comprendrait l'Herzégovine dans son territoire.

Il y aurait donc deux états vassaux et deux indépendants; mais cela n'empêcherait ni leur confédération, ni le protectorat commun de la Russie.

L'Empereur ou Czar de toutes les Russies changerait de dénomination et serait désormais appelé l'Empereur des Slaves.

Bien que plusieurs de ces populations ne soient pas de cette race, elles n'en subiraient pas moins le protectorat.

Toute la presse Hellénique pousse les hauts cris et proteste contre ces projets; elle s'étonne que, lorsqu'ils se sont révélés en partie dans la conférence tous les représentants de l'Europe n'aient pas compris et protesté comme il convenait. Elle s'étonne aussi de l'abandon des intérêts Helléniques par les puissances, quand ces intérêts sont ceux de l'Europe et que les promesses les plus formelles avaient été faites à la Grèce de les sauvegarder.

La Grèce, de son côté, avait promis de ne pas aggraver l'insurrection par son intervention, et même de contenir les provinces grecques de Turquie, et elle a tenu parole. Mais tous ses orga-

nes déclarent aujourd'hui, que si la Turquie est battue et à la merci de la Russie, la Grèce changera de conduite et suivra le courant des événements, n'obéissant à d'autre mobile qu'aux intérêts de ceux de sa race.

Ses journaux expriment l'espoir que l'Europe ouvrira enfin les yeux devant l'immensité du péril, et que se rendant un compte plus exact de la situation, elle sentira la nécessité d'opposer l'Hellénisme au Slavisme, pour arrêter et refouler la Russie.

Telle était la politique de la Restauration, lors de l'expédition de Morée qui fonda la Grèce indépendante, et dans le plan qui voulait doter ce royaume, de toutes les provinces habitées par des Grecs.

L'Hellénisme opposé au Slavisme, évidemment serait une solution plus réelle, qu'un nouveau replâtrage du fantôme ottoman. JULES ROUSSY.

Le gouvernement anglais et les Jésuites

Les dépêches ne nous ont pas tout dit sur les débats au Parlement d'Angleterre. Elles nous ont transmis ce qui avait trait aux affaires d'Orient, et elles ont passé le reste sous silence. Il y a eu pourtant un incident assez curieux, à propos des Jésuites, — des « menées cléricales », comme disent nos radicaux.

M. Whalley a cru devoir signaler au chancelier de l'Echiquier, l'extension de la Société de Jésus, l'excitation qu'elle entretient contre la Russie, le danger enfin que ses « opérations secrètes » font courir au gouvernement.

Voici quelle a été la réponse de Sir Stafford Northcote :

L'honorable gentleman me demande ce que je compte faire à l'égard des Jésuites. Eh bien, en fait, je suis beaucoup moins bien renseigné sur les Jésuites qu'il ne l'est lui-même. (Rires). Toutes les informations que je possède sur eux viennent de l'honorable membre.

Quant à la première question, je ne sache pas que les autorités papales excitent plus activement l'opinion publique en ce pays que ne le font bien d'autres gens. (Applaudissements et Rires). Il y a parmi nous de hautes autorités qui prétendent qu'exciter l'opinion est une chose très-convenable à faire. (Cette allusion à M. Gladstone est accueillie par une hilarité prolongée.)

Je pense que si les personnes dont parle M. Whalley se livraient à des actes offensants et injurieux pour notre allié l'Empereur de Russie, des représentations nous seraient adressées par l'ambassadeur de l'empereur, et il serait fait droit à ces représentations.

Maintenant, en ce qui concerne les dangers qui menacent le pouvoir exécutif du gouvernement « par suite des opérations secrètes de cette dangereuse organisation », tout ce que je puis dire, c'est que je ne me sens pas en danger. (Hilarité). Aussi je propose à l'honorable membre de nous communiquer les renseignements confidentiels qu'il peut posséder sur ce point. (Hilarité redoublée.)

Il était difficile de se moquer plus spirituellement de la ridicule motion de M. Whalley et de la repousser avec plus de dédain. Le Parlement lui-même, nous devons le dire, ne l'avait accueillie qu'avec « une hilarité prolongée »; il ne pouvait prendre au sérieux ces phrases grotesques empruntées sans doute au Juif Errant d'Eugène Sue.

Sir Stafford Northcote, qui est un homme instruit, sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les Jésuites. Il sait qu'au moment de leur expulsion de France, Catherine II, oubliant les chicaneries de Voltaire, leur ouvrait ses Etats. Il sait aussi que l'Angleterre, en accueillant notre clergé pendant la Révolution, n'a pas eu à se repentir de sa généreuse hospitalité.

Rolland, comme il l'avait dit, prit place au milieu des avocats. La salle présentait l'aspect ordinaire. La tribune des journalistes regorgeait de reporters, une foule élégante se pressait sur les banquettes du centre, au-delà de la barrière les spectateurs debout se frottaient, se pressaient pour essayer de voir et d'entendre.

Au banc de la justice, l'imposante physionomie du président mélangait une grande douceur à une volonté virile. Le commandant Gaveaux attirait le regard par l'expression mâle et intelligente de sa tête accentuée et légèrement bistrée. Quelques sièges placés en arrière de la cour attendaient des ambassadeurs et des ministres.

Les témoins étaient nombreux, et au milieu d'eux on voyait un enfant, Grain-de-Mil, l'assassin précoce. Il devait non pas témoigner contre son père et sa mère, mais être entendu à titre de renseignement.

(A suivre.)

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 17 MAI 1877.

— 62 —

ROUTE DE L'ABIME

PAR RAOUL DE NAVERY

XXVI

FOLIE

(suite)

— Mon fils, lui dit madame d'Ivrée, conduisons cette enfant chez son père. Rolland donna l'adresse au cocher. Quand les trois femmes, car l'excellent et baronne de Roybert ne voulait quitter qu'au dernier moment celle qui fut sa lectrice, se trouvèrent dans la voiture avec le jeune homme, madame de Roybert dit à Cœlia :

— C'est à moi d'aller vous voir, ma chérie, je ne me consolerais pas de vous perdre. — Nous irons ensemble, ajouta madame d'Ivrée, jusqu'à la complète guérison de monsieur Belleforge; et dès que la santé lui sera revenue, nous ne quitterons plus Cœlia. — Ah ! Madame, dit la jeune fille, que puis-je faire pour reconnaître tant de bonté ? — M'aimer comme votre mère, répondit à voix basse madame d'Ivrée.

Quand la voiture s'arrêta devant l'hôtel Belleforge, le comte Rolland descendit.

La jeune fille mit pied à terre, deux larmes roulaient dans ses yeux, elle essaya de sourire aux nobles femmes qu'elle abandonnait, et leur tendant les deux mains :

— Adieu ! adieu ! dit-elle. Lorsqu'elle retira des mains de madame d'Ivrée sa petite main tremblante, Cœlia avait au doigt la bague bénite qu'elle avait confiée à la madone d'Evian.

Alors un rayon de joie brilla sous ses pleurs et ce fut avec l'accent de l'espérance qu'elle cria : « Au revoir ! » à Rolland, qui la suivait d'un regard éperdu.

XXVII JUEMENT

Rolland d'Ivrée se trouvait à Versailles pour une affaire de famille, quand un de ses amis lui proposa d'entrer au conseil de guerre.

— Non, répondit le jeune homme, j'y suis allé au temps où l'on jugeait les membres de la Commune, et je me suis promis de n'y retourner jamais. C'est presque une curiosité malsaine que d'étudier sur un visage le ravage de passions désordonnées. Il me semble voir encore le profil de Ferré, avec ses lignes courbes comme un tête d'oiseau carnassier; la face verdie par la peur du docteur Rastoul, les yeux cercés de rouge de Jourde, la tête baissée de Courbet, l'expression railleuse de Rocher, le regard inquiet de Groussot. J'entends en-

coreurs lâches dénégations, car aucun d'eux ne garda le courage de ses actes féroces. Ils furent courants devant la justice du pays, eux qui avaient saigné au flanc la patrie déjà blessée. Chacun d'eux rejetait sur un complice l'odieuse des faits accomplis. Ces misérables qui avaient égaré la population, usurpé les emplois, dilapidé les finances, égorgé les magistrats et les prêtres, les soldats et les gendarmes, osaient parler de leur famille et nommer leurs enfants pour se recommander à la pitié des juges. Ils restaient là, cloués sur leurs bancs, pâles, livides, défendant leur vie, et je me les représentais essayant de fuir, traversant sous des habits de femme, et mêlant la farce ignoble à la tragédie sanglante. Non, je n'irai pas ! les agents subalternes du mal, les séides de ces lâches, les égarés par ces faux rhéteurs me semblent non pas excusables, mais presque dignes d'une sorte de pitié. Au premier jour, la plupart d'entre eux ne croient pas mettre le pied dans un si dangereux chemin; mais à mesure qu'ils avancent on les pousse davantage, l'épée aux reins, le pistolet sous la gorge. Une pensée d'orgueil, des instincts de paresse les firent entrer dans la ligne du désordre, mais beaucoup d'entre eux pourraient être sauvés encore.

— Ah ! ne t'apitoie pas sur le sort des deux accusés que l'on juge aujourd'hui... l'homme et la femme ont été complices des mêmes fautes toute leur vie... Ils ont traîné dans tous les ruisseaux de Paris; la fange et le sang de la Commune

les ont couverts de la tête aux pieds... Leur châtiement, si terrible qu'il soit, ne sera qu'un acte de justice.

— De qui veux-tu donc parler ? — Du Gréveur et de la Faroude. — On les juge aujourd'hui, dis-tu ? — Dans dix minutes la cour entrera en séance; nous n'avons qu'à descendre la place, nous serons arrivés. J'ai dans ma poche une carte qui nous procurera deux bonnes places. Le commandant Gaveaux, parle d'une façon très-remarquable... Il m'est impossible, par exemple, de te désigner l'avocat qui a consenti à se charger de la cause du Gréveur.

— Allons ! répondit Rolland d'une voix grave.

— Comme tu es devenu subitement pâle, reprit l'ami du comte, connaîtrais-tu le Gréveur, par hasard ? — Je le connais.

— Voilà qui me semble étrange... — L'armée était rentrée dans Paris depuis quelques jours quand l'homme, dont tu parles me trouvant un soir au milieu de quelques camarades nous apprîrent son nom et nous supplia de l'arrêter... Nous refusâmes...

— Je m'appelle le Gréveur, nous dit-il. Nous refusâmes encore. Il ajouta : — Je suis l'assassin de l'abbé Conrad...

Nous nous reculâmes avec horreur, mais nul ne porta la main sur lui... Çaïn appartenait à Dieu... Sans nul doute ce misérable est livré lui-même... Conrad ! mon cher Conrad, l'ami, l'unique ami

de ma jeunesse, a été tué par cet homme... Ce misérable va passer... je vais le voir sur le banc d'infamie, ce tueur de prêtres... Ma place est là... viens... seulement, ajouta Rolland après une pause, permets-moi de ne point me servir de la carte d'entrée. Je prendrai place parmi les avocats, nous nous retrouverons à la sortie...

— Volontiers.

Les deux jeunes gens traversèrent la place couverte de canons et d'obusiers, franchirent la grille, et se trouvèrent sous la voûte qui donnait accès dans une seconde cour. Celle-là, coupée par des barrières en planches, renfermait les salles d'attente des accusés, et les galeries qui les amenaient de ces mêmes salles dans les cours qu'ils traversaient pour se rendre à la prison, ou arriver au tribunal.

Au moment où Rolland d'Ivrée pénétrait dans la cour, le Gréveur et la Faroude passaient entre les gendarmes.

Vu de la sorte, en plein jour, le visage du Gréveur produisait une impression sinistre. L'œil cave, rouge de pleurs, regardait dans le vague; la bouche se tordait nerveusement, les joues plombées se creusaient, la peau jaune se collait sur les pommettes saillantes. Les cheveux gris, en désordre, tombaient sur une blouse bleue déteinte, au collet déchiré.

La Faroude, songeant qu'elle allait être un spectacle, avait, au contraire, soigné sa toilette. Une robe à mille roses rendaient plus visible l'altération